

Nicolas LEVI, *La révélation finale à Rome. Cicéron, Ovide, Apulée*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2014. 1 vol. 537 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 26 €. ISBN 978-2-84050-945-5.

À partir des analyses approfondies du « Songe de Scipion » sur lequel s'achève le *De republica* de Cicéron, du discours de Pythagore qui occupe une place centrale dans le dernier livre des *Métamorphoses* d'Ovide et de la théophanie d'Isis au livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée, Nicolas Lévi veut faire apparaître un schème commun dans ces trois mises en scène de révélation finale. En toute rigueur, comme l'auteur prend soin de le rappeler en introduction, la notion même de révélation n'est pas exprimée en latin classique par un terme précis (*reuelatio* n'apparaît que chez les écrivains chrétiens) mais le lexique fourni du dévoilement et de l'avertissement suffit à rappeler que la transmission du savoir des dieux aux hommes est couramment évoquée dans la littérature latine. Un chapitre préliminaire fixe les caractéristiques de l'expérience de révélation, propose une typologie des « clausules » ou fins de texte et étudie deux exemples de « forme » de révélation finale dans la littérature grecque : le *deus ex machina* dans le théâtre d'Euripide, l'*Ion* en particulier, et le mythe eschatologique final du livre X de la *République* de Platon. Dans les trois grandes parties qui suivent, consacrées chacune à l'un des trois textes du corpus retenu, un plan identique est utilisé : un premier chapitre présente le contexte philosophique dans lequel s'inscrit l'œuvre étudiée et propose une analyse détaillée et linéaire du texte ; le deuxième chapitre évalue la révélation en prenant appui sur l'ensemble des œuvres de l'auteur et un dernier chapitre situe le texte dans l'économie du livre dont il constitue la fin. Un tel plan permet à l'auteur de tirer parti d'une immense bibliographie qu'il maîtrise parfaitement et dont il rend compte avec une louable probité ; mais dans sa répétition même et sous son apparente simplicité, le plan adopté dissimule mal une absence de construction intellectuelle et de problématisation. Proposer une comparaison sans chercher des outils du côté des spécialistes de littérature comparée est pour le moins surprenant ; disjoindre l'étude linéaire de la révélation, qui frôle parfois la paraphrase, de l'étude d'ensemble, thématique et critique, du livre qu'elle conclut conduit à des redites et à une extrême dilution de l'analyse dont les résultats sont difficiles à percevoir. Les trois parties forment au mieux trois monographies distinctes qui ne sont pas reliées entre elles par des problématiques précises : la différence générique entre les trois textes, mentionnée dans l'introduction, ne donne pas lieu à réflexion ; l'articulation entre les idées philosophiques diffusées à l'époque de production du texte et les choix auctoriaux des trois écrivains étudiés n'est pas pensée autrement que sous la forme convenue d'une opposition entre allégeance sans réserve à une doctrine ou artifice rhétorique et poétique (p. 113 à propos de Cicéron ; p. 259 à propos d'Ovide). Dans ces conditions, faute d'avoir cherché à définir des catégories esthétiques propres à la littérature philosophique, l'auteur ne permet pas à son lecteur de cerner précisément l'objet soumis à l'étude.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Orazio PORTUESE, *Il carme 67 di Catullo*. Introduzione, edizione critica, traduzione e commento a cura di O. P. Cesena, Stilgraf Editrice, 2013. 1 vol. 417 p. (QUADERNI DI « PAIDEIA », 16). Prix : € 39. ISBN 978-88-96240-39-7.

Le poème 67 de Catulle soulève, on le sait, de très graves difficultés. Aux incertitudes qui pèsent, comme dans le reste du *Liber*, sur le texte à éditer s'ajoutent l'étrangeté du dialogue qui s'y noue entre une porte parlante et un interlocuteur indéterminé, ainsi que l'ignorance où nous demeurons quant au nombre total des protagonistes à distinguer, quant au caractère réaliste ou fictionnel de leurs faits et gestes, et donc quant à l'éventuelle portée satirique de la pièce. L'édition critique que nous fournit Orazio Portuese n'évite aucun de ces problèmes ; la bibliographie disponible a été systématiquement explorée, de même que le riche inventaire des conjectures connues ; l'apport précieux de plusieurs bases de données (parmi lesquelles l'instimable *Catullus Online* de Dániel Kiss) a été pleinement pris en compte. Il s'agit donc là d'un travail rigoureux et pleinement informatif dont on ne saurait trop recommander la lecture. La version que nous propose Orazio Portuese innove sur un point capital. Un examen minutieux de la tradition manuscrite et quelques hypothèses fort plausibles sur le texte de Callimaque le conduisent en effet à rattacher à la « Boucle de Bérénice » les deux vers qui ouvrent le poème 67 selon la vulgate. De fait, *iuunda parenti, / salue* semble traduire le χαῖρε φίλη τοκέεσσι que l'on peut restituer chez Callimaque, et l'apostrophe initiale à la porte retrouve, avec ce découpage, une structure beaucoup mieux balancée. Je n'aperçois cependant pas la raison qui a poussé Orazio Portuese à mettre entre guillemets (eux-mêmes flanqués d'une virgule ou d'un tiret) tous les mots des v. 3-6 hormis *ianua, dicunt* et *ferunt* – d'autant que, dans le distique qui suit (v. 7-8), le passif *feraris* n'est pas isolé par le même procédé du contenu propositionnel qu'il permet de rapporter (*mutata [...] / in dominum ueterem deseruisse fidem*). Pour le reste, O. Portuese appartient, comme nombre de ses collègues transalpins, à l'école conservatrice. Tout en appréciant la prudence et les scrupules d'une telle approche, je suis tenté de croire qu'en l'occurrence, elle amène parfois O. Portuese à maintenir ou à adopter un texte peu plausible et inutilement contourné. J'admets volontiers qu'au v. 5, *uoto seruuisse maligne* fait allusion, d'une manière ou d'une autre, au mariage et que la correction *nato*, inspirée à Froehlich par l'anecdote réelle ou supposée que le poème nous conte aux v. 19-28, ne bénéficie d'aucune légitimité. Mais en plaçant *uoto* entre deux *cruces*, O. Portuese reconnaît qu'aucun sens précis ne saurait être assigné à la formule †*uoto*† *seruuisse maligne* ; je pencherais, quant à moi, pour *uotum seruuisse maligne* (« avoir chichement respecté les obligations impliquées par le mariage »), sur le modèle du tour idiomatique *fidem seruo* (voir aussi VERG. G. 2.524 : *casta pudicitiam seruat domus*). Au v. 6 (*postquam est porrecto facta marita sene*), l'adjectif *marita* se laisse effectivement appliquer à la *ianua* devenue porte d'une maison conjugale ; mais, outre qu'à la p. 176, il aurait fallu citer LIV. 27.31.5 (*maritas domos*), le maintien de la troisième personne *est*, au lieu de la bénigne émendation *es* (édition Aldine de 1502 [Avancius]), crée une syntaxe des plus embarrassées. Le v. 12 (*uerum istius populi ianua qui te facit* dans les mss) est un véritable *locus desperatus*. O. Portuese ne s'attarde pas sur l'émendation *probri* (Stadius, Wyman), pourtant adaptée au contexte et paléographiquement vraisemblable : on trouve *propom* pour *probom* dans A. Ernout, *Textes latins archaïques*, p. 10 ; une dérive *probri* > *propri* > *popri* > *popli* = *populi* n'est donc pas impossible. Il écarte, par ailleurs, *quidque/quicque* (Stadius, Munro) au motif qu'on imagine difficilement une corruption de *-dque/-cque* et *te* ; or *quinte* alterne avec *q(u)umce/cumce* = *cumque* en CIC. Div. 2.149, et *quidque/quicque facit* peut recouvrir *quidquid agit*

(voir *nil agimus* pour *nil facimus* en LUC. 9.574). Sa propre correction (*uerum istuc populo ianua aperta facit, / qui [...] omnes clamant*) ne représente aucun gain en termes de vraisemblance paléographique ; elle instaure, entre *populo* et *omnes clamant*, un accord *ad sensum* que ne justifie pas le parallèle avec 15.6-8 (*non dico a populo ; nihil ueremur / istos qui [...] praetereunt*) où rien n'exige que *istos* soit anaphorique ; elle introduit, enfin, une seconde porte, ouverte à la curiosité publique et authentique responsable des manquements en cause, à l'intérieur d'un dispositif textuel auquel on préférerait épargner cette nouvelle complication. Au v. 23 (*sed pater illius gnati uiolasse cubile*), *illius* ne gêne pas seulement par sa prosodie, mais aussi par son manque de pertinence ; *illusi* (Baehrens) et *illustris* (McKie) ne valent guère mieux. Pourquoi pas *illaesus* ? Si le mot n'est pas attesté avec certitude avant Tibulle, il offre un sens parfait et permet d'expliquer aisément la leçon transmise. Les manuscrits donnent, au v. 27, un texte métriquement incomplet (*et quaerendus unde foret neruosius illud*). O. Portuese opte pour *ut quaerendum unde unde foret neruosius illud* ; mais le *et* peut se maintenir, à mon avis, si l'on admet que *foret*, employé après *flagrabat* et *natus erat*, reflète la transition qui mène d'un point de vue externe, prétendument objectif, au point de vue interne, et présumé subjectif, des agents impliqués. En outre, la réduplication *unde unde* suggère que la recherche en cause, même si elle s'est exercée en tous sens, n'a laissé d'autre choix à ces agents que de se résigner à l'inceste (voir HOR. S. 1.3.88 ; O. Portuese invoque également PL. Ep. 106, mais *unde unde* est alors une répétition et non une réduplication) ; il me paraît improbable qu'en procédant de la sorte, on n'ait pas pu trouver d'autres candidats à la copulation. L'une des raisons que O. Portuese invoque pour privilégier *unde unde* est la vraisemblance paléographique d'une telle correction ; mais *aliunde* (édition Aldine de 1502 [Avancius], Bernardus Pisanus [Puccius], Rossbach, Trappes-Lomax) rend compte du passage à †*quaerendus*† si une mécoupure a d'abord livré †*alis* (= *alius*) *unde*†. Aux v. 32-33, O. Portuese imprime *Brixia †chinae† sub positum specula, / flauus quam molli percurrit flumine Melo*. Je ne parviens pas à me convaincre que *sub positum* (Bardon) soit une émendation acceptable du *suppositum* des manuscrits. Il faut en effet postuler non seulement un accord *ad sensum* avec un *oppidum* ou *municipium* sous-entendu, mais aussi une anastrophe très violente, avec *sub* derrière l'ablatif adjectival que recouvre †*chinae*†. O. Portuese écarte *supposita speculae* (Pontanus, Puccius, Colocius) au motif que cette version produit l'alourdissement d'une syllabe légère finale de mot devant *s* suivi d'une consonne sourde ; mais comme l'a montré Hoenigswald (*TAPhA* 80, 1949, p. 271-280), Catulle se conforme, en cette matière, à la norme grecque (17.24, 22.12, 44.18, 63.53, 64.186), la seule exception qu'il s'autorise (64.357 : *unda Scamandri*) étant légitimée par un précédent homérique (*Il.* 5.36, 5.77, 5.774, etc.). Par ailleurs, cet emploi de *suppositus* se retrouve chez Properce (1.22.9 : *proxima supposito contingens Vmbria campo ; suppositos... campos* Postgate) et Sénèque (*Phaed.* 1057-1058 : *est alta ad Argos collibus ruptis uia, / uicina tangens spatia suppositi maris*), les deux textes justifiant de substituer *uicinae* à †*chinae*† ; une haplographie après le *-a* de *Brixia* a pu produire †*cinae*†, d'où †*chinae*† dérive par l'ajout d'un *h* ornemental et par une banale confusion de lettres. O. Portuese préfère *Melo* du ms O à la correction humaniste *Mella* ; en effet, le *Mella* ne traverse pas, à proprement parler, le site antique de Brescia, à la différence de la Garza dont il est permis de croire qu'elle se nommait alors *Melo*.

Cependant, *Mella* produit un effet de notoriété bienvenu dans un contexte d'amplification où la stricte exactitude géographique n'importe guère. De plus, si le v. 34 (*Brixia Veronae mater amata meae*) signifie que Brescia est la μητρόπολις de Vérone, comme le suppose O. Portuese, le territoire symboliquement assigné à la ville s'étend bien au-delà de ses limites factuelles. Enfin, il me paraît incontestable que Virgile a démarqué le v. 33 en *G.* 4.278 (*pastores et curua legunt prope flumina Mellae*). Dans un autre passage des *Géorgiques* (2.158-160), il reprend à Catulle l'assimilation que le poème 31 établit entre le lac de Garde et la mer. On trouve encore une imitation comparable du poème 95 en *Én.* 11.456-463, où *Padusae* (457) rappelle *Paduam* (95.7), et *Voluse* (463) le *Volusi* catullien (36.1, 36.20, 95.7) ; tant le jeu de mots *peruoluent-Volusi* (95.6-7), qui renvoie au célèbre *uolito uiuos per ora uirum* d'Ennius, que la présence, chez Virgile, de cygnes aux cris rauques (458) confirment ce lien intertextuel (voir mes « Catulliana », *CQ*, à paraître). Au v. 44, O. Portuese maintient l'hiatus à la césure (*speret nec linguam esse nec auriculam*) en rejetant l'émendation humaniste *speraret*. On sait qu'il existe, sur cette question, un désaccord fondamental entre le conservatisme de l'école italienne et la position critique adoptée par les philologues anglo-saxons (voir le débat entre Zicàri et Goold dans *Phoenix* 18 [1964], p. 193-205 et 23 [1969], p. 186-203). Je me range, quant à moi, dans le second camp. Pour trois des exemples pertinents, O. Portuese lui-même cite, par mégarde, une version qui supprime l'hiatus : *Iuppiter, ut Chalybon omne genus pereat* (66.48), avec *Chalybon* plutôt que *Chalybum* (Politianus, Avancius) pour *celerum/celitum* des mss ; *quare cur tu te iam amplius excrucies* (76.10), avec *tu te iam* (Palmer, Schoell) pour *tu iam* des mss, mais je serais tenté par *tete ipsum* (voir 101.5) ; *utrumne os an culum olfacerem Aemilio* (97.2), avec *utrumne* (Avancius) pour *utrum* des mss. Dans 99.8 (*guttis abstersti omnibus articulis, absterstisti* (Avancius) est une correction des plus plausibles. Quant au v. 68.158 (*a quo sunt primo omnia nata bona*), il appartient à un distique gravement corrompu ; dans mes « Catulliana », j'ai suggéré *a quo patria sunt omnia nata bona* à partir de *a quo primo sunt omnia nata bona* (ς, Scaliger, Oksala). La même conclusion vaut pour les hiatus potentiels que l'on rencontre en d'autres positions métriques, à savoir : 3.16 (*o factum male o miselle passer*), où *quod* (Goold) devrait s'imposer ; 38.2 (*males, me hercule, et laboriose*), où l'on adoptera *et est* (Sillig) ; 66.11 (*qua rex tempestate nouo auctus hymenaeo*), où *auctatus* (Goold) est plausible, mais où je préférerais le *functus* de Pleitner (avec une dérive paléographique *FUNCTUS* > *EUNCTUS* > *uuuctus* > *auctus*) ; 107.1 et 114.6, où je propose d'éditer respectivement *si cuiquam cupido optatum quicquam obtigit umquam* et *dum modo ope ipse egeat* (voir mes « Catulliana »). Sur le plan interprétatif, O. Portuese s'engage parfois dans des hypothèses par trop contraignantes. Du vers 34, déjà cité, et de la parenthèse qu'il isole opportunément au v. 9 (*ita Caecilio placeam, cui tradita nunc sum*), il conclut que la porte et sa maison, devenues propriétés de Caecilius, se trouvent à Vérone (p. 182-184, 246-253). Or, dans un contexte aussi fortement irréaliste, rien n'exige que *meae... Veronae* véhicule autre chose qu'une équivalence symbolique entre la porte douée de langage et la parole de Catulle. De même, si le Caecilius de notre texte s'identifie au personnage homonyme du poème 35, le participe *tradita* peut signifier qu'en vertu d'une collaboration littéraire ludique, les discours que la porte tiendra dans l'avenir seront attribuables, en fin de compte, à Caecilius. Cette lecture métapoétique permet de postuler

un seul transfert de propriété, à la mort du vieux Balbus, et de ne conserver par ailleurs que les trois protagonistes venus de Brescia, plus les personnages secondaires qui gravitent autour d'eux.
Marc DOMINICY

Philippe LE DOZE, *Le Parnasse face à l'Olympe. Poésie et culture à l'époque d'Octavien/Auguste*. Rome, École française de Rome, 2014. 1 vol. 664 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 484). Prix : 50 €. ISBN 978-2-7283-0968-9.

L'idée selon laquelle la poésie de l'époque d'Octave-Auguste aurait été instrumentalisée par le Pouvoir politique dans un but de propagande idéologique savamment orchestrée, en particulier dans le cadre du « Cercle » d'un Mécène lui-même assimilé à une sorte de Goebbels augustéen, avait, à vrai dire, depuis longtemps du plomb dans l'aile (du moins dans le milieu des spécialistes, sinon peut-être, dans un public cultivé plus large). Le fait est que la thèse de Ph. Le Doze, qui tord le cou à cette conception simpliste et anachronique des rapports entre les poètes et le Pouvoir, s'inscrit dans le prolongement de toute une tendance actuelle de la critique qui relativise l'interventionnisme culturel octavo-augustéen, jusqu'à remettre en cause, à l'instar de P. Veyne, la notion même de propagande appliquée à l'Antiquité romaine. Le mérite de l'auteur est donc, d'une part, de produire la réfutation la plus complète et la plus argumentée de cette image déjà assez dépassée, lui assénant par là le coup de grâce, mais aussi et surtout, de lui substituer une vue d'ensemble riche et nuancée de la vie littéraire et des rapports entre les poètes et le Pouvoir à la fin du premier siècle avant notre ère. Clair et bien structuré, l'ouvrage se subdivise en trois parties (avec des conclusions partielles qui résument parfaitement, étape par étape, les acquis de l'enquête), trente pages de bibliographie, et un *index nominum*. La première partie s'attache surtout à réfuter la thèse de l'instrumentalisation politique des poètes. Après un aperçu historiographique de l'état de la question, elle montre le caractère problématique de la notion de propagande appliquée à la Rome antique (sans pour autant la rejeter complètement). Elle met ensuite en relief l'écart entre le traitement des thèmes politiques dans la poésie contemporaine et les intérêts immédiats de la politique octavienne (faible présence de la *respublica restituta* chez les poètes notamment), ou la façon dont les poètes ont parfois précédé l'« idéologie officielle ». Élargissant ensuite le débat, l'auteur relativise l'intérêt de la poésie (le théâtre étant un cas à part) comme vecteur éventuel de propagande en raison du caractère restreint du lectorat visé (limites de l'alphabétisation et caractère « élitiste » de cette poésie). Il montre ensuite que l'intérêt pour le Pouvoir d'afficher une façade libérale devait limiter les velléités d'interventionnisme autoritaire dans le domaine des Lettres, les indices potentiels de « censure » littéraire (problème des *laudes Galli*, de l'exil d'Ovide, de Labiénus et de Cassius Sévère), pour la plupart datables de la fin du règne, étant des cas particuliers non généralisables. Il s'attache enfin à établir une distinction pertinente, inspirée des analyses de P. Veyne et de P. Zanker, entre conviction et persuasion, pour montrer que la politique culturelle augustéenne relève plutôt de la seconde que de la première, c'est-à-dire d'une logique d'ostentation et d'autocélébration plutôt que de conversion idéologique. La deuxième partie conforte ces analyses sur un mode plus positif, en mettant en exergue les spécificités de la vie littéraire romaine qui limitent de fait les